



## LES MODES PARISIENNES

*Coiffure de M.<sup>me</sup> Plé borain rue basse du rempart au coin de la Ch.<sup>se</sup> d'Antin.  
Fleurs de la M.<sup>me</sup> Tillman rue de Ménars, 2. Robes de M.<sup>me</sup> Quiller r. de Chéneul  
23. — Eventails et parfums de la M.<sup>me</sup> Faucher Laboullé rue Richelieu 83 —*





## LES MODES PARISIENNES.



### PRIME DE 1851.

Nous invitons nos Abonnées à lire sur la couverture du journal le détail des modèles contenus dans notre Album de 1851; elles verront que la Prime nouvelle vaut assurément celle de 1847, qui obtint un si grand succès. — Elle vaut mieux encore par le soin excessif avec lequel ont été choisis, parmi les plus jolis et les plus nouveaux, les dessins qui forment ce recueil.

Nous pouvons dès à présent annoncer et promettre à nos Abonnées des modèles de **TAPISSERIES EN COULEUR** qui ne le céderont en rien aux beaux dessins de Berlin. Nous donnerons le premier de ces modèles dans le courant de janvier.



### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
— SOUVENIRS DE VOYAGE : UNE COURSE A TIGRE  
(4<sup>e</sup> et dernière partie), par PAUL JULLERAT. — SOU-  
VENIRS HISTORIQUES : ANNE RADCLIFFE ET MADAME  
TALLIEN, par S. HENRY BERTHOUD. — CAUSERIES.  
— CHRONIQUE THÉÂTRALE — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



Nous voici dans la semaine de la vraie République sociale : les enfants sont dociles, les femmes sont bonnes, indulgentes pour les peccadilles de leurs maris, les domestiques vous servent sans humeur, les portiers sont exacts à vous remettre vos lettres, vos journaux; c'est le Paradis terrestre! Quel dommage qu'une telle république, sociale et pas du tout démocratique, ne dure qu'une semaine!

Le jour de l'an et le bal, voilà ce qui occupe toute la société parisienne!

Depuis la fameuse nuit du 10 décembre, c'est un saute qui peut général; cependant les embrassades, et surtout les cadeaux du jour de l'an, font pâlir la lumière des lustres. Est-ce un cachemire, un bracelet, ou même une parure complète de pierreries, qui viendra prendre place



dans la toilette?.. là est le doute, la question qui sera résolue le 1<sup>er</sup> janvier 1851.

Les ambitieuses, celles que ont le droit de l'être, peuvent rêver cachemires, bijoux, services de vieux-sèvres, émaux de Limoges ou de Florence, voitures, en un mot rêver de tout ce qui ne fait pas le bonheur, mais qui y contribue beaucoup.

Je dois convenir que toutes ces choses peuvent rendre heureuse une semaine, un jour; n'est-ce donc rien?... combien n'ont demandé qu'une heure! Il est beaucoup de poètes qui n'ont même pas été aussi exigeants.

Mais il y a des rêves qui, pour être plus modestes, ne rendent pas moins heureuse : la jeune fille qui reçoit une petite montre avec sa chaîne, l'une et l'autre en or simplement ciselé, — ou le cadeau, beaucoup plus modeste, d'un petit nécessaire de travail et de toilette tout à la fois, en forme de petite valise garnie de quatre flacons et le dedans de son couvercle couvert par des ciseaux, des aiguilles à passer, un dé, un étui, des petites brosses, aura certainement une journée de bonheur.

Viennent encore les cadeaux de toilette : les coins-du-feu, les manteaux et les robes, qui ne seront pas moins bien reçus. A propos de coins-du-feu, nous en citerons de charmants en velours vert-Isly, entièrement brodés au passé en soie.

Une lingère de la rue de la Paix montrait, la semaine dernière, dans son magasin, un très-élégant petit pardessus en moire blanche, brodé tout autour et au bas d'une large guirlande au passé en or; les manches étaient ouvertes du bas en dessus, toute cette ouverture brodée autour du même dessin : c'était d'un grand luxe et tout à fait convenable pour entrer à l'Opéra ou aux Italiens.

Les vestes sont devenues indispensables; dès que l'on quitte sa veste du coin du feu, il faut la remplacer par une autre, sinon plus élégante, au moins plus en harmonie avec la toilette parée.

Nous avons vu, cette semaine, une jeune femme élégante qui portait un manteau de velours noir garni d'une haute bordure de fourrure de chinchilla. Voudrait-on faire revenir de mode cette fourrure? Nous devons convenir que ce manteau était fort beau : ce beau gris-bleu du chinchilla tranchait bien sur le velours noir. Ce qu'on porte beaucoup en ce moment, ce sont les manteaux de velours noir, grenat ou gros-vert, garnis d'une haute bande de martre de Prusse, martre du Canada et martre zibeline; la bordure a toute la hauteur de la peau : toutes les peaux sont donc posées les unes près des autres, et non au bout les unes des autres; cette dernière manière de les placer ne serait pas du tout à la mode.

Toujours les corsages des robes se font à basques; c'est une fureur!

L'étoffe de laine dont on a voulu faire des manteaux-oursons, manteaux qui heureusement pour l'honneur du goût des Parisiennes n'ont pas été acceptés, s'emploie beaucoup pour paletots de petits garçons. Madame Marindaz (1) fait ce genre de manteau principalement pour l'élite de sa petite clientèle; cependant il faut que les enfants aient au moins sept à huit ans pour pouvoir porter ces paletots, un peu cher-père.

Pour plus jeunes garçons, madame Marindaz fait une sorte de tunique presque juste du haut et plissée à la taille, avec pardessus en pareille étoffe.

Les corsages à basques sont pour madame Marindaz une veine de nouveautés à créer. Elle fait une robe en étoffe de laine anglaise, espère de couil gris, mais plus souple, qui a un second corsage ouvert devant qui est à basque derrière; cette basque se termine un peu en pointe de chaque côté; le corsage de dessous, la basque et les montants de la jupe sont ornés de biais de velours gros-bleu; les manches sont ouvertes avec bouillonnés de mousseline unie ou brodée. Une petite capote de satin ornée de rubans étroits termine ce costume pour petites demoiselles de cinq à huit ans.

La dernière soirée dansante la plus remarquable a été celle donnée par madame de B... Toutes les femmes étaient en fraîches toilettes, toutes robes et coiffures encore inédites.

La charmante madame M. était coiffée en cheveux relevés roulés à la Valois, surmontés d'une guirlande en feuillage de vigne nuancé du vert au pourpre, mêlé d'une petite herbe en graine d'or. Cette guirlande tournait en deux tours, l'un au-dessus des cheveux roulés, l'autre autour des cheveux de derrière. Sa robe était en moire antique blanche unie, avec seconde jupe de tulle en tunique courte, laquelle était couverte de petits volants de blonde et froncée de rubans ainsi posés : trois petites blondes et un ruban de satin n° 3 froncés par le milieu, puis trois petites, et ainsi de suite jusqu'en haut de la tunique. Le corsage était à berthe-châle à pièce, style Louis XV. La tunique était relevée du côté droit par un grand nœud de ruban de satin blanc à bouts tombants assez bas, et par un bouquet semblable au feuillage de la coiffure.

Madame la baronne de G... était coiffée à bandeaux bouffants avec guirlande de rubans de velours vert mêlé d'une quantité de petits fruits en paillon vert; sa robe était rose glacée, garnie de trois volants à disposition, brochés de guirlandes et bouquets blancs; le corsage était orné d'une berthe d'étoffe pareille à la robe style Louis XV,

(1) Rue Saint-Honoré, 416.



avec devant de corsage couvert d'épingles d'éme-raudes entourées de brillants.

Madame D... était coiffée d'une guirlande de feuillage de velours couleur oreille d'ours avec pendeloques de sequins enchaînés; sa robe était en moire antique blanche, unie, couverte de trois volants de dentelle surmontés chacun d'une fontange en ruban de satin; une fontange bordait aussi le bas de la jupe; le corsage avait sa berthe en dentelle surmontée d'une fontange; la pièce du corsage, style Louis XV, était couverte de trois volants de dentelle avec petite fontange en tête.

Mademoiselle B... était coiffée d'une guirlande de feuilles de roseaux et fleurs roses nuancées; sa robe était en taffetas à double jupe, la première unie, la seconde en tunique découpée au bas à larges dents; le corsage avait sa berthe en taffetas découpé, style Louis XV. Un bouquet de corsage semblable aux fleurs de sa coiffure.

Mademoiselle de M... portait une guirlande de fleurs bleues mélangées de feuillage brun; sa robe était en tulle à deux jupes, la première unie, bordée seulement d'un très-large ourlet, la seconde garnie de cinq rangs de petit ruban de satin n° 3, froncé par le milieu, espacés entre eux de la largeur d'un travers de doigt; le corsage avait une draperie bordée d'un volant de tulle, garnie de trois froncis de ruban, un bouquet de corsage semblable aux fleurs de la coiffure.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Dessin.

Coiffure en ruban de velours noir, barbe de dentelle et branches de clochettes bleues. Robe de taffetas bleu garnie de deux volants découpés s'arrêtant de chaque côté pour laisser le tablier uni; le troisième volant part de la taille; il fait seconde jupe. Un tablier de dentelle est posé devant; les volants sont arrêtés de chaque côté par des nœuds de ruban de satin à grands bouts. Le bas de la robe est bordé d'une fontange.

Guirlande de feuillage de vigne avec petite herbe d'or. La guirlande tourne derrière la coiffure et revient tomber de chaque côté après avoir traversé le devant de la torsade. Robe de tulle rose sur dessous de taffetas bordé d'une fontange. La robe de tulle est garnie de deux volants de tulle rose couverts de volants en dentelle. Au bord des volants de tulle sont des rubans froncés en feuillage.

Nous ferons observer aux abonnés qui nous demandent dans un très-court délai des patrons à leur convenance, qu'il nous est impossible de satisfaire à ces demandes isolées. — Ainsi, à madame P., à Orbec, nous répondrons que les patrons qu'elle demande ont déjà été donnés dans le courant de l'hiver. Si nous recommençons à donner ces mêmes patrons, nos abonnés seraient mécontents, et ils auraient le droit de l'être.

L'hiver nous donnons plus de patrons de confection, manteaux, paletots, tuniques d'enfants, patrons de robes, que de modèles de broderies, parce qu'ils sont plus utiles.

Notre Prime de 1850 contiendra un si grand nombre de broderies nouvelles, tricot, filets, soutache, etc.,

que nous continuerons à donner dans nos feuilles de patrons plus de modèles-patrons que de broderies. Cependant les broderies ne seront pas exclues de ces feuilles; elles y tiendront toujours une place importante. La semaine prochaine, notre patron contiendra un modèle de pardessus demi-ajusté, un manteau crispin pour petit garçon de sept à dix ans et quelques dessins de broderie.

#### SOUVENIRS DE VOYAGE.

### UNE COURSE A TIGRE.

(SUITE ET FIN.)

« D'ailleurs, nous touchions peut-être au but qu'il se proposait d'atteindre. Peut-être aimait-il mieux me manger dans son repaire par convenance et par habitude, et afin de ne perdre aucun relief de mon individu. Peut-être me destinait-il à quelque tigresse favorite dont il désirait se concilier les bonnes grâces? Peut-être m'apportait-il à de petits tigres affamés, dont la conduite exemplaire et les dents vierges de chair humaine trouveraient en moi tout ensemble une récompense et un enseignement? Ces trois hypothèses étaient également désespérantes. Qu'il fût ami de l'économie, amant empressé ou père tendre, pour moi le résultat était toujours le même.

» Cette seconde course fut suivie à son tour d'un autre repos pendant lequel je m'enhardis jusqu'à me mettre sur mon séant. Un coup de patte énergique me rejeta sur le dos et m'ôta toute envie de recommencer, d'autant plus qu'un grognement sourd et significatif l'accompagna.

» Mais s'il est vrai qu'à certaines époques et dans certaines circonstances suprêmes on vive moralement plus vite que dans certaines autres, cela est vrai aussi pour les sens, et notamment pour la vue. J'en fis l'expérience. Ma situation extrême augmenta, centupla la puissance de perception de mon regard. Quelque rapide, quelque furtif qu'il eût été, il embrassa l'étendue. Dans un lointain assez distinct se dressait un énorme point noir qui ne pouvait être autre chose qu'une forêt. C'était de ce côté que nous nous dirigions. Là devait être le terme de mon voyage et de mon agonie.

» Le tigre me reprit pour la troisième fois dans sa gueule avec la même délicatesse, et repartit. Sa respiration était plus bruyante, son galop plus saccadé et plus lourd. Selon toute apparence, peu d'instants me séparaient de la mort. Loin de me troubler et de m'abattre, son approche me rendit la mémoire et éclaircit mes idées. Je me souvins et j'oubliai.

» J'oubliai le tigre, ses dents meurtrières auxquelles j'étais attaché, et qui tout à l'heure pulvériseraient mes os et se rougiraient de mon sang.



Je me souvins de tous ceux que j'avais laissés à Londres et ailleurs, du bien que j'avais négligé de faire, de la brièveté de cette vie et de la durée infinie de l'autre.

» Je songeai à ma mère, front couronné de cheveux blancs, vieillesse vénérée et vénérable qui serait initiée par moi à la plus grande douleur et à la plus grande joie qui soient sur cette terre, joie et douleur qui les résument toutes : être mère et cesser de l'être.

» Je songeai à ce bon missionnaire occupé certainement à prier pour son ami, et me cherchant et me redemandant, avec désespoir, aux vents et aux sables de l'incommensurable solitude.

» Je songeai à Rowna, cause indirecte de souffrances dont elle n'avait aucun soupçon, à Rowna, joyeuse, admirée, fêtée, et qui, côtoyant quelque ruisseau jaseur, portée par son docile poney noir, ou assise sous de délicieux ombrages, tribunes verdoyantes et flexibles où pérorent les bouvreuils, les chardonnerets et les fauvettes, se laissait sans doute aller à des rêveries de la couleur de son gracieux visage.

» A ces pensées, mes yeux se mouillèrent de larmes. Malgré mon désir de me soumettre à la volonté de la Providence et d'accepter ses arrêts sans murmure, je quittais ce monde à regret. Je m'attachais d'autant plus à l'existence que je me sentais plus près d'en être violemment exilé. Ses déceptions, ses chagrins, ses maladies, ses tourments disparaissaient ; je ne me rappelais que ses fleurs et ses parfums. Mourir dans la force de l'âge, éloigné non-seulement de ses parents et de ses amis, mais encore de toute créature humaine, sans une parole de consolation, sans un serrement de main, sans un adieu, mourir après une agonie égale à celle de Mazeppa, mourir sous la dent d'une bête féroce, vous en conviendrez, mon ami, c'était horrible, et les organisations les mieux trempées et les plus aguerries auraient été, à coup sûr, entamées par le choc d'une infortune si imprévue et si étrange, si soudaine et si poignante. Mes défaillances, mes faiblesses étaient naturelles, excusables.

» Je me les reprochai pourtant, et avec raison.

» Pourquoi douter de la miséricorde de Dieu ? Ne pouvait-il pas me sauver contre toute attente, contre toute probabilité, contre toute possibilité ? L'histoire de Daniel dans la fosse aux lions me revint à l'esprit. Quoique le temps des miracles fût passé, quoique je ne prétendisse faire aucun rapprochement entre le prophète juif et moi, ni assimiler ma foi chancelante à la sienne, la conduite inexplicable de mon ravisseur m'autorisait, jusqu'à un certain point, à me prévaloir de ce souvenir biblique, et j'y puisai une force et une espérance dont je ne me serais pas supposé capable quelques minutes avant.

» Le tigre venait de s'arrêter encore. Soit las-

situde de sa mâchoire, soit par accident, soit avec intention, au lieu de me poser délicatement à terre comme les autres fois, il me lâcha tout d'un coup. Je roulai sur le côté droit, et un corps dur me heurta assez durement.

» Dieu prenait pitié de moi. Il se servait de cette chute et de ce choc, fortuits en apparence, pour me rappeler que je n'étais pas tout à fait sans défense, et qu'un moyen de salut, bien chanceux à la vérité, me restait encore.

» De peur d'éveiller l'attention de mon lugubre gardien ou de le contrarier, je me replaçai sur le dos. Puis je fouillai dans mon gousset, et j'en tirai un petit pistolet que, dans mon trouble, j'avais complètement oublié. Tandis que je l'armais avec précaution, je fus saisi de nouveau par les crocs de l'obstiné quadrupède, et notre course recommença avec une nouvelle furie.

» Quelque implacable qu'il fût, mon oppresseur ne m'avait pas garrotté. Mes membres étaient libres. Ne pouvant, toutefois, croiser mes bras que derrière mon dos, suspendu à quelques pouces du sol, je pris, de cette façon, le pistolet dans ma main gauche et j'allongeai la droite entre les deux pattes de devant du morne animal, de manière à toucher la région du cœur. La rapidité de la course en précipitait les battements, et, pendant quelques secondes, je les sentis bouillonner sur la paume de ma main. Bien édifié alors sur l'endroit où il fallait frapper, je repris le pistolet dans ma main droite, je posai légèrement le canon sur le poil miroité du coureur qui s'essouffait, j'appuyai le doigt sur la détente, je me recommandai à Dieu ; le coup partit. Le tigre ouvrit la gueule dans une suprême convulsion, et s'affaissa sur lui-même sans pousser un seul rugissement. La mort avait été instantanée.

» J'étais sauvé !

» Je gagnai, non sans difficulté, une tribu peu éloignée où l'on m'accueillit avec une cordialité dont ne se montrent pas toujours animées les nations qui se prétendent particulièrement hospitalières, et six mois après je revoyais la Tamise.

De sorte que M. Burn en était quitte pour la peur et pour une paralysie locale occasionnée par la pression qu'il avait endurée, paralysie qui se prolongea pendant plus de deux ans et qui a contribué à abrégier ses jours.

» A mon retour à Londres, poursuivit le major, j'appris que Rowna était libre, que, plusieurs fois, directement ou indirectement, elle s'était informée de moi, et qu'elle avait paru s'étonner et s'inquiéter presque de la durée de mon absence. Je me gardai bien de parler de mon aventure, et une après-midi je me présentai à l'hôtel de lord Mac-Reed.

» Le noble seigneur me reçut avec beaucoup d'affabilité et me questionna sur mon voyage. Je lui racontai en détail, mais sous le serment qu'il



ne la redirait qu'à sa fille, ma course à travers le désert. Il resta d'abord confondu, ébahi, puis m'exprima son admiration dans les termes les plus véhéments. Enfin son enthousiasme prit des proportions telles qu'il me supplia d'accepter la main de sa fille. Rowna m'écrivit, le soir même, un charmant billet, parfumé comme ses cheveux, satiné comme sa peau, et dans lequel elle m'assurait qu'elle s'estimait heureuse de se mettre sous la protection d'un homme aussi courageux que moi.

» Connaissant le caractère excentrique et prime-sautier de lord Mac-Reed, j'avais quelque peu espéré ce résultat qui comblait tous mes vœux.

» Sans doute, dans la crainte que je ne lui échappasse comme j'avais échappé à l'hôte du désert, le père de Rowna hâta le plus possible notre mariage. Avoir pour gendre un major qui avait séjourné entre les crocs d'une bête féroce le rendait ivre de joie. Ma course horizontale dans la gueule du tigre équivalait à ses yeux à la position la plus brillante, au rang, à la fortune, à tout ce qu'il ambitionnait pour sa fille.

» Le public qui s'évertue sans cesse à chercher le fin mot de toute chose et qui fait presque toujours fausse route, assigna à ce mariage si prompt et qui blessait les convenances et les usages reçus je ne sais combien de motifs plus extravagants et plus sangrenés les uns que les autres.

» Personne ne soupçonna la vérité ; personne ne se douta qu'un tigre avait servi de trait d'union entre l'aristocratique lady Rowna Mac-Reed et l'obscur major Bourn.

Il était tard. Après avoir chaleureusement remercié et félicité le narrateur, je pris congé de lui.

En franchissant la très-courte distance qui séparait sa somptueuse habitation de ma modeste demeure, je réfléchis que le « *frappe, mais écoute* » de Thémistocle était fort inférieur au coup de pistolet de M. Bourn. Celui-ci me parut avoir notablement agrandi les limites de la présence d'esprit et du sang-froid humains.

Serait-ce que les qualités innées de l'homme, au lieu de n'être susceptibles que d'un développement individuel, se complètent de génération en génération, obéissent, ainsi que les sciences, les arts et l'industrie, à la loi du progrès général, et concourent à l'harmonie et à la perfectibilité universelles jusqu'à la consommation des siècles ?

Faut-il en conclure que le général athénien est au major Bourn ce qu'est de nos jours la diligence à la locomotive, et ce que plus tard, peut-être, les chemins de fer seront aux ballons ?

Pourquoi pas ?

PAUL JUILLERAT.

## Souvenirs historiques.

### ANNE RADCLIFFE ET M<sup>ME</sup> TALLIEN.

S'il faut en croire les savants, la science décidément finira par tout expliquer, même les passions ! D'après certains adeptes, l'amour, oui, l'amour, ne serait qu'une influence de fluides magnétiques dont on ne tardera pas à pouvoir se débarrasser en recourant aux passes par lesquelles les initiés réveillent les somnambules endormis.

Un rêveur prétend que la sympathie de deux escargots peut remplacer la poste et damer le pion au télégraphe électrique, cette merveilleuse conquête du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant aux visionnaires, aux Nostradamus, aux Matthieu Laensberg et autres prophètes au petit pied, les médecins qui se sont occupés de la démence disent sans pitié que leurs visions sont des hallucinations, et leurs prédictions des bavardages de cerveaux malades. Ils font plus, hélas ! ils le démontrent. Bicêtre et Charenton sont pleins de pensionnaires qui voient des anges ou des démons, qui entendent des voix mystérieuses et qui prédisent l'avenir en termes presque aussi embrouillés que les véritables maîtres du genre.

Quoi qu'il en soit, voici, vaille que vaille, une histoire de visionnaire. L'époque où elle s'est passée n'est pas encore bien éloignée de nous. Cette histoire m'a été contée par un contemporain des deux héroïnes qui jouent un rôle dans le récit ; les noms de ces deux héroïnes se trouvent entourés d'une auréole de célébrité qui donnera peut-être un peu d'intérêt à l'histoire en question. Comme aimait à le dire mon illustre ami Carème, ce grand maître du premier des arts, de l'art culinaire :

« Bien souvent la sauce fait passer le poisson. »

Vers le milieu de l'année 1795, ou pour parler le langage de l'époque, en l'an III de la République française une et indivisible, peu de temps après la déplorable affaire de Quiberon, une femme fut faite prisonnière au moment où elle cherchait à pénétrer en France par les frontières suisses. Cette femme ne parlait pas le français. Lorsqu'on eut trouvé un interprète pour l'interroger sur les motifs qui l'avaient déterminée à tenter sans passe-port une entreprise aussi périlleuse, elle répondit qu'elle s'exposait à tous ces dangers pour visiter le château où le barbare sire de Fayel avait fait manger à Gabrielle de Vergy le cœur de son amant. Une pareille allégation parut si ridicule qu'on ne put croire de bonne foi ou dans son bon sens la femme qui la faisait, et l'on expédia la prisonnière pour Paris, sous bonne escorte, comme une espionne de l'Angleterre. Elle arriva



dans cette ville et fut déposée à la Conciergerie le jour même où Tallien disait à la tribune :

« Les flots ont rejeté sous le glaive de la loi ce vil ramas de stipendiés de Pitt, ces exécrables auteurs de tous nos maux ; ils ont osé remettre le pied sur la terre natale, la terre natale les dévorera... »

Jugez donc quel accueil reçut à la Conciergerie la compatriote de Pitt ! On l'accabla de mauvais traitements, et on s'amusa sans pitié de ses terreurs exprimées dans un jargon entremêlé de rares paroles françaises étrangement estropiées. Quand on eut épuisé sur elle tous les modes de dérision et d'insultes, on finit par la jeter dans le cachot le plus humide et le plus incommode de la Conciergerie. La porte de cette triste demeure n'avait pas plus de quatre pieds de haut, et il fallait, pour y entrer, se courber tout à fait ; alors on se trouvait dans un lieu éclairé par une meurtrière horizontale haute de quatre pouces et large de quinze ; l'eau suintait le long des murs et tombait sur un pavé de briques rouges ; enfin, le mobilier se composait d'un lit de sangle et d'un paravent.

Le lit servait de couche et de chaise ; avec le paravent, quand la détenue se déshabillait le soir, elle fermait à demi une fenêtre ouverte sur le cachot et qui laissait surveiller aux geôliers attablés dans la pièce voisine les moindres mouvements de la prisonnière.

L'étrangère, en pénétrant dans ce bouge effrayant, recula pleine de terreur, et demanda si l'on n'avait point pour une femme de prison moins terrible. Pour toute réponse, le geôlier parodia le langage anglo-français de la pauvre effrayée et lui répliqua :

« Vous, madame Milord, être bien difficile, puisque vous être dans le palais de madame Capet. »

Puis, charmé de cette plaisanterie qu'il trouvait excellente, il sortit et ferma la porte épaisse de huit à dix pouces que bardaient en outre de larges plaques de fer. Après quoi la prisonnière entendit grincer trois ou quatre gros verrous, et le geôlier se mit à conter à ses collègues, qu'il était allé rejoindre, comment il avait drôlatiquement répondu à la Goddam.

Cependant l'étrangère s'était agenouillée et regardait autour d'elle avec une pieuse émotion ; chacun des objets de ces tristes lieux devenait tour à tour pour elle l'objet d'une respectueuse attention.

« Je me plaignais, s'écria-t-elle, je me plaignais d'être jetée dans ce cachot, et ce cachot fut celui de la fille de Marie-Thérèse, de la reine de France, de la belle, de la noble Marie-Antoinette ! Je cherchais des aliments à mes émotions ; j'ai entrepris un voyage en France pour visiter les lieux célèbres par les souvenirs douloureux qu'ils rappel-

lent... Le sort me sert à souhait, et voilà qui vaut bien le château du sire de Fayel et sa terrible histoire de cœur sanglant. Oh ! je sens mon imagination s'exalter ; jamais une inspiration plus vive et plus grande ne s'est emparée de mon esprit. A l'œuvre ! car le roman que j'ai commencé en Suisse ne pouvait s'achever dans des lieux plus propres à inspirer des pensées émouvantes et terribles.

Elle tira de sa poche un petit rouleau soustrait jusqu'alors à l'attention des geôliers et passa la main sur son front ; elle s'approcha de la meurtrière le plus possible, afin de ne rien perdre du peu de jour que cette ouverture laissait pénétrer dans le cachot, prit un crayon et se mit à écrire rapidement et à couvrir dix ou douze pages de lignes serrées entre elles, et formées par des caractères pour ainsi dire microscopiques. Elle ne s'arrêta qu'à la nuit. Alors, comme elle se disposait à reployer le manuscrit et à le renfermer dans sa poche, elle sentit une rude main saisir la sienne et lui arracher les papiers... Le geôlier était entré doucement dans le cachot sans que la prisonnière, préoccupée par son travail, eût entendu les pas de l'espion.

« Ah ! ah ! madame Goddam, cria-t-il d'une voix triomphante, vous croyez pouvoir griffonner à l'aise du papier, tramer à votre guise des complots contre la République, et entretenir des intelligences avec les ennemis de la nation ! Nous verrons cela ! Les lettres que je tiens seront remises aujourd'hui même à M. Tallien, et nous saurons ce que vous vaudra cette nouvelle tentative contre la liberté ; entendez-vous, misérable agent de Pitt et Cobourg ? »

S. HENRY BERTHOUD.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\* J'étais arrivé à l'âge... que j'ai... en conservant une illusion. — Je n'avais plus que celle-là, mais enfin je l'avais.

Je croyais aux danseuses viennoises !

Avec une bonhomie que je déplore amèrement en ce moment, je m'étais imaginé que les quarante-huit jeunes artistes qui formaient le corps de ballet de madame Weiss étaient toutes de véritables Viennoises.

Quand je les voyais danser, je me disais : Que cette pirouette est bien allemande..., que cet entrechat est admirablement germanique !

Tout me paraissait autrichien dans cette troupe féminine, — tout jusqu'à leurs costumes de bergères invraisemblables.

Leurs triples accroche-cœurs, collés à chaque côté du front, avaient surtout à mes yeux un cachet archi-viennois ; — ce n'était que dans la capitale de ce pays où les hommes ont conservé pour leur coiffure la tradition de la queue en salsifis que de jeunes danseuses pouvaient



avoir gardé le culte du triple accroche-cœur, qui remonte à Marie-Thérèse.

Je ne parle pas de la directrice elle-même, de cette bonne grosse maîtresse de ballet, qui, dans un moment de frénésie que j'avais fait partager par toute la salle de l'Opéra, avait été rappelée à grands cris par un public idolâtre et qui, sans prendre le temps de quitter son tartan, était venue nous faire trois révérences allemandes, en portant la main sur le creux de son estomac, — toujours suivant l'étiquette qui remonte à Marie-Thérèse.

Eh bien ! ces danseuses, ces accroche-cœurs, ces entrecœurs et ces tartans, tout cela était d'un viennois faux-teint.

Un dénombrement du corps de ballet de madame Weiss vient d'être fait par les soins d'un bourgmestre belge, et ce travail, exécuté avec un soin qui aurait fait honneur au bourgmestre de Saardam lui-même, nous a révélé que la troupe des quarante-huit danseuses viennoises se composait de :

Vingt-deux Parisiennes,  
Seize Anglaises,  
Trois Espagnoles,  
Deux Syriennes,  
Deux Belges,  
Une Quimpercorentinoise,  
Une Italienne  
Et une Viennoise,

et encore cette dernière a-t-elle été recensée comme Viennoise, bien qu'elle n'eût pas son acte de naissance parfaitement en règle : — mais le bon bourgmestre a pensé qu'il y aurait eu de l'impolitesse à ne pas considérer cette jeune fille comme Viennoise, du moment qu'elle lui jurait qu'elle était positivement née à Berlin.

Il est bien entendu que tout ceci n'ôte rien au mérite des danseuses de madame Weiss, — et je continue, comme par le passé, à croire à leur talent et même à leur vertu.

Mais je suis obligé de cesser de croire à leur nationalité allemande.

Je demande formellement que les affiches leur donnent désormais le titre de *danseuses européennes*.

Dans le cours de leurs pérégrinations artistiques elles n'en obtiendront pas moins de succès auprès des diverses têtes couronnées et de M. le maire de Meaux.

LOUIS HUART.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

**THÉÂTRE-FRANÇAIS.** — *Le Joueur de flûte*, un acte en vers par M. Emile Augier. — Le Scythe Chalcidias, premier grand prix de flûte du Conservatoire de Scythie, est venu à Rome pour voir la courtisane Laïs dont il a beaucoup entendu parler parmi les pères de ses forêts. La voir et l'aimer, c'est tout un pour ce barbare.

Ce Chalcidias qui a un faux air de paysan du Danube, vend sa liberté pour deux talents qu'il court mettre aux pieds de Laïs. Ces deux talents durent à peine huit jours. Ruiné, Chalcidias se met lui-même à la porte de chez la courtisane, et pour échapper à l'esclavage qui l'attend, il se décide à s'empoisonner. Ce trait d'énergie et de fierté touche Laïs, qui s'affole aussitôt de notre barbare et le rachète au prix de cent talents. Par le sacrifice de cette fortune, la courtisane se rachète elle-même de l'esclavage du vice ; son passé est oublié, elle est digne désormais de l'amour de Chalcidias et ils partent ensemble, bras dessus bras dessous, pour la Scythie.

L'idée première de cette pièce, la réhabilitation de la courtisane par l'amour véritable, n'est pas neuve comme on voit ; elle se retrouve dans *Marion Delorme*, dans *Diogène* de Félix Piat, et dans quantité de drames et de romans. Des détails heureux ont fait le succès du *Joueur*

de flûte, conçu et écrit dans la manière de la *Cigüe*, qui lui est toutefois bien supérieure. Cette nouvelle pièce de M. Augier nous inspire une réflexion bien pénible. Le théâtre semblait s'être débarrassé des Grecs et des Romains ; on était parvenu à les chasser même de la tragédie, ce qui était le plus difficile, et voici qu'ils rentrent depuis quelque temps par la porte de la comédie. Nous ne saurions souscrire, pour notre part, à cette prolongation des pouvoirs de l'antiquité.

Le péplum, la chlamyde, la tunique, toute cette friperie grecque et romaine n'est qu'un trompe-l'œil qui abuse le public et trop souvent aussi la critique sur la valeur d'une œuvre. L'habit ne fait pas le moine, pas plus à la scène qu'à la ville. Déshabillez les personnages du *Joueur de flûte*, forcez-les à endosser le paletot et à se couvrir la tête du chapeau rond, vous serez tout surpris de voir cette comédie romaine transformée en un agréable vauville. En faveur de la tunique et du péplum et pour être agréable à M. Augier, nous appellerons ce nouveau genre de composition dramatique le vaudeville étrusque.

La pièce a trouvé d'excellents interprètes dans Samson, Got, Gelfroy et mademoiselle Nathalie ; mais pourquoi une couronne de fleurs tricolore dans les cheveux de la belle Laïs ? Ce détail de toilette, quoique patriotique, a paru généralement d'un goût douteux.

CLÉMENT CARAGUEL.

Ligier va prendre sa retraite le 1<sup>er</sup> avril prochain. Il a fait connaître, dans les formes voulues, sa détermination, et tout annonce qu'il persistera.

Duprez et sa jeune fille Caroline feront leur entrée sur la scène du Théâtre-Italien dans les premiers jours du mois prochain. Il est probable qu'ils commenceront leurs représentations par *la Lucia*.

Le théâtre du Gymnase-Dramatique a fermé ses portes hier 15, il les rouvrira le 20 courant. On assure que ces douze jours de clôture suffiront pour transformer cette salle sombre et triste en une des salles les plus riches et les plus confortables de Paris. Tout y sera blanc, or et velours rouge. De larges et moelleux fauteuils, semblables en tout point à ceux du Théâtre-Français, remplaceront les stalles ; on supprime les banquettes des loges, où désormais il n'y aura plus que des chaises élégantes et commodes. Un rang du parterre a été sacrifié, pour que la circulation entre les fauteuils d'orchestre offre cette facilité que réclament les récentes exigences du public.

De même, à la galerie et au balcon, il n'y aura plus que deux rangs à travers lesquels on pénétrera sans gêner personne. Cette restauration exécutée, sous la direction de M. Paliard, architecte, par les artistes les plus habiles en chaque spécialité, ne coûtera pas moins de cinquante mille francs.

\* Le théâtre de la Porte-Saint-Martin s'occupe activement du drame de madame George Sand. Le rôle principal, pour lequel on devait engager madame Rey, est confié à mademoiselle Lia Félix qui a fait preuve, dans *Jenny l'ouvrière*, d'un si remarquable talent. Deshayes et Linville viennent de rompre à l'amiable avec la Porte-Saint-Martin ; le rôle confié à Deshayes sera joué par Barré, du Théâtre-Historique, qui vient d'être engagé.

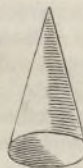
Plusieurs autres nouveautés sont à l'étude à la Porte-Saint-Martin : un drame de M. Latour et un drame de M. Victor Séjour. Les principaux rôles de ces deux ouvrages sont confiés à Mélingue et à mademoiselle Lia Félix.

Nous recommandons à l'attention de nos lectrices une nouvelle et charmante production de M. Léon Pascal-Gerville : *le Carillon de mon clocher*, impromptu pour piano ; chez Brandus, éditeur, rue Richelieu, 87.





POUR



**Explication du dernier Rébus**

SE long levant la voile.  
(Selon le vent la voile.)

**LES ÉTRENNES POUR RIRE,**

ALBUM DE 25 GRANDES CARICATURES,

Par les dessinateurs des journaux le *Charivari* et le *Journal pour rire*.

PRIX EN NOIR, FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE 15 FR.

— EN COULEUR, IDEM. 20 FR.

PAR FAVEUR SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS du *Journal pour rire* et des *Modes Parisiennes* SEULEMENT :

EN NOIR, FRANCO : 6 FR. — EN COULEUR, FRANCO : 10 FR.

Pour les mêmes prix on peut se procurer les *Étrennes Comiques*, annoncées l'année dernière et vendues également 15 et 20 fr. aux personnes qui ne sont pas abonnées au *Journal pour rire*.

Envoyer un bon de poste à Aubert et C<sup>ie</sup>, éditeurs, place de la Bourse, 29.



**ALMANACH POUR RIRE**

Par les Auteurs et Dessinateurs

du *JOURNAL POUR RIRE*.

(Dessins inédits.)

PRIX : 50 C. ; PAR LA POSTE, 75 C.

A Paris, chez Aubert, place de la Bourse, 29.

**J. de Barthélemy**, 7, faubourg Poissonnière.  
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

**L'Eau d'Espagne** de madame Ascanio, pour la teinture des cheveux en toutes nuances, renferme toutes les qualités désirables; elle fortifie la racine, donne le brillant et la souplesse, imite parfaitement la nature. Nous recommandons à nos abonnés cette eau d'un emploi facile et qui ne peut causer ni maux de tête ni incommodités d'aucune espèce. C'est le produit d'un procédé nouveau. Salons pour teindre, au deuxième, Palais-National, 446, galerie de Valois.

EXPOSITION DE 1849.

**Chauve - Pieds hydraulique** pour la nuit et le jour. — Breveté s. g. du g. — B. VIGUIER, 6, boulevard Beaumarchais, près la Bastille.

**Mantelets, Manteaux**, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, rue Richelieu, 79, au premier étage.

Paris — Typographie Plon frères rue de Valenciennes 36.